



THEATRE NATIONAL DE STRASBOURG

*EMILE MAZAUD*

**LA  
FOLLE  
JOURNEE**

*EUGENE LABICHE*

**29<sup>o</sup>**

**A  
L'OMBRE**

*Emile Maxaud*

**LA  
FOLLE  
JOURNÉE**

*pages 2 à 7*

*Génériques et Distributions pages 8 et 9*

*Eugène Labiche*

**29<sup>o</sup>  
A  
L'OMBRE**

*pages 10 à 15*

**Le Vieux Colombier**

11, rue de Vieux-Colombier Location: Tél. N° 24-47

Dir. Ad. : Simon Guit-Bongis Texte : Simon Guit-Bongis

**Ce Soir**  
**La Folle Journée**  
*D'Emile Mazaud*

**La Coupe enchantée**  
*De La Fontaine et Champmeslé*

**Le Pain de Ménage**  
*De Jules Renard*

**Prix des Places**  
Orchestre: 20<sup>fr</sup>, 15<sup>fr</sup>, 11<sup>fr</sup>, 8<sup>fr</sup>; Parterre A, 5<sup>fr</sup>; Parterre B, 3<sup>fr</sup>

Les portes de la salle sont fermées dès le lever du rideau

## Un auteur oublié: Emile Mazaud

Emile Mazaud, né à Paris le 18 juin 1884, eut son heure de gloire dans les années vingt. Il fut révélé au public en juillet 1920 par les représentations de *La folle journée* au Vieux-Colombier, dans la mise en scène de Jacques Copeau. Le rôle de Truchard était tenu par Louis Jouvet. Au

même spectacle figuraient *Phocas le jardinier* de Francis Vielé-Griffin et *La coupe enchantée* de La Fontaine et Champmeslé. Ces œuvres exprimaient au mieux la raison d'être du Vieux-Colombier: sa passion sincère pour les classiques, son attachement au mysticisme des symbolistes, sa recherche enfin de la comédie contemporaine.

La saison 1920 avait rapporté un immense succès au théâtre de Jacques Copeau, en particulier par la révélation de quatre nouveaux auteurs: Charles Vildrac, Georges Duhamel, Jules Romains et Emile Mazaud. Ce dernier fut bientôt comparé à Jules Renard et à Courteline pour ce qui était « du style, de la bonne humeur, de l'humanité, du don scénique » (*Le miroir des lettres*). Quant à Copeau, lorsqu'il évoquait les groupes d'auteurs représentatifs du Vieux-Colombier, il classait tour à tour Mazaud parmi les néo-réalistes (pour *La folle journée*) et parmi ceux, les plus jeunes, que marquait le penchant de son théâtre pour la comédie et la farce moliéresque.

C'est une farce, *Dardanelle ou le Cocu*, qui valut à Mazaud cette dernière classification. Créée en 1922 à l'Œuvre, cette pièce fut reprise l'année suivante au Vieux-Colombier. Elle confirma le succès de Mazaud, dont on ne devait cependant plus jouer que *L'un d'eux*, un acte représenté en 1925 au Théâtre des Arts par la Compagnie Pitoëff.

D'autres pièces de Mazaud ont paru dans des revues, en particulier « Lectures pour tous » *La Baque* (un acte, 1924), *Voltaireur* (un acte, 1925), *Montre ta carte au gendarme* (1925), *La route de la fortune* (un acte, 1929) *Mousquetaires* (un acte, 1930), *Soir de Noël* (deux actes, 1932) et *Appartement à louer* (un acte, 1933).

Pendant quelque quarante ans, le nom de Mazaud avait disparu des affiches, et l'on ne devait plus guère le men-

tionner que par rapport à l'aventure théâtrale de Jacques Copeau. Celui qui fut considéré un temps comme un des plus brillants espoirs du théâtre français a été tout récemment tiré de l'oubli par Jacques Fournier et Francis Jeanson, qui présentèrent au cours de la saison 1967-1968 *La folle journée* au public du Théâtre de Bourgogne.



### Notes sur les personnages de "La Folle Journée"

**MOUTON** : jadis appelé « Pépère » par ses camarades. Il a environ 65 ans et possède une modeste villa à 50 km de Paris, où il a pris sa retraite, il y a deux ans. Il a débuté dans la vie comme garçon de café, à vingt et un ans. Il est ensuite devenu garçon de cercle, puis garçon de recettes pour terminer surveillant dans un magasin.

De naissance probablement petite-bourgeoise, Mouton est devenu intérieurement petit-bourgeois, en se donnant pour idéal les valeurs mêmes de la morale petite-bourgeoise : respect de l'ordre établi, du travail, de l'argent. Mouton (son nom même semble avoir été conçu pour le suggérer) est le Respectueux par excellence, mais il est en même temps avide de respect, soucieux de se faire respecter : ainsi se reconnaît-il volontiers des supérieurs dans la hiérarchie sociale pourvu qu'il puisse lui-même s'y sentir reconnu par d'autres comme leur supérieur.

On notera qu'il ne plaint jamais son ami Truchard, n'est jamais troublé par la différence de situation matérielle entre eux : c'est qu'il croit au *mérite*. Mouton croit qu'il a des *droits*, que ce qu'il possède est la juste contre-partie de sa révérence à l'égard des valeurs (du travail qu'il a fourni jadis, de son honnêteté, etc.). Et ces droits sont évidemment des *droits de propriété* : *mon argent, mon vin, mes invités* ; à la limite : *mon Truchard*...

Mais sous son masque de « dignité sociale », il y a Mouton, l'individu : un homme sensible, capable de s'ouvrir aux autres, hanté par son obésité et par la mort, plus avide — en fin de compte — de compréhension et de tendresse que de considération.

Pourtant, au moment où un vrai rapport d'amitié se rétablit avec son ami Truchard dans l'euphorie de leurs souvenirs de jeunesse — et par delà même les contradictions entre leurs souvenirs respectifs — Mouton, fidèle au schéma moral qui est le sien, « coupe le courant », brise la communication. C'est pour ne pas manquer l'heure de sa promenade qu'il va perdre sa dernière chance de retrouver un ami, de s'arracher à sa solitude.



**TRUCHARD** : jadis appelé « Ripaton » par ses camarades. Il a environ le même âge que Mouton. Il a débuté dans la vie comme frotteur... et il l'est resté. Il n'a pas d'économies, rien qui lui appartienne : il doit continuer à travailler pour vivre.



Truchard, socialement, est devenu une espèce de sous-prolétaire. Il n'a pas « joué le jeu », il n'a pas repris à son compte les valeurs de respect et de mérite comme l'a fait son ami. Il vit au jour le jour, et l'argent n'a d'autre valeur à ses yeux que de lui permettre de manger quand il a faim, d'aider quelqu'un qui a aussi des difficultés matérielles (ici Marie), ou de prendre un billet de chemin de fer pour aller retrouver un vieil ami et se réjouir avec lui d'une aisance à laquelle, pour sa part, il n'accèdera jamais.

Si Mouton a choisi la *respectabilité*, Truchard a choisi la *discretion* : il a laissé partir sa femme et sa fille sans trop chercher à les retenir (bien que ce soit un grand drame dans sa vie personnelle), il n'aime pas l'alcool, il n'est pas porté sur la nourriture, etc. Il a une attitude d'adolescent prolongé : timide, naïf, poète. Mais son apparente « liberté morale » faite plus de résignation et d'évasion que de responsabilité, de liberté réelle, d'efforts pour transformer sa situation — ne l'aide pas beaucoup à comprendre son ami. Le doux et stupide entêtement qu'il met à revenir sur son obésité ou à l'appeler « mon vieux Pépère » s'aggrave ici d'une indifférence presque totale devant la peur de la mort à laquelle Mouton cède soudain devant lui. Et Truchard, lui aussi, se retrouvera finalement plus solitaire que jamais.

MARIE : veuve, elle a mis sa fille en pension et s'est placée comme domestique chez Mouton. En acceptant de tenir sa maison, elle est devenue solidaire de ses intérêts, de ses manies, de sa conception même du monde. On la voit prendre fait et cause pour son patron (à certains moments, plus que son patron lui-même) : pour l'ordre, pour la propriété, pour l'économie, pour la discipline horaire, etc.

Hostile à Truchard au début de la pièce, pour ces raisons, elle le « rencontrera » cependant par la suite, en découvrant entre elle et lui une certaine communauté de destin. Mais cette ébauche de reconnaissance réciproque ne débouche pas, de sa part, sur une solidarité pratique : le sifflet du train que doit prendre Truchard va la rejeter d'un coup au respect de l'ordre établi et de l'horaire Mouton.



Au total, il s'agit d'une pièce sur le *malentendu*. La tentative de se « retrouver », entre Mouton et Truchard, a échoué sur deux plans :

— *l'évocation du passé*, au cours de laquelle — mis à part un bref moment d'euphorie — on a l'impression que chacun d'eux a vécu ce passé différemment ;

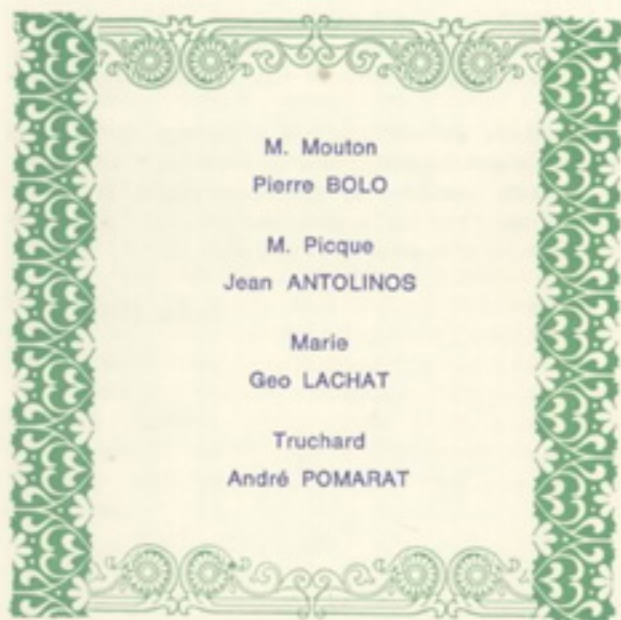
— *la réalité du présent*, correspondant à deux situations sociales devenues trop sensiblement différentes pour que leur rapport personnel n'en soit pas déséquilibré

Par ailleurs, on sent bien que le passage de Truchard et la lettre qu'il laisse derrière lui provoquent, chez Mouton et Marie, une prise de conscience tardive. Et l'on se prend à rêver sur les rapports qui pourraient désormais être les leurs si la pièce avait une suite...

Francis JEANSON.



*La Folle Journée comédie en un acte d'Émile Mazaud - Mise en scène de Pierre Lefèvre*



M. Mouton  
Pierre BOLO

M. Picque  
Jean ANTOLINOS

Marie  
Geo LACHAT

Truchard  
André POMARAT

Directeur technique ..... Michel VEILHAN  
Régisseur ..... Jean JACQUEMOND  
Electricien ..... Jean-Claude FUX  
Chef machiniste ..... Gérard VIX  
Chauffeur-machiniste ..... Alphonse FRITSCH  
Construction des décors ..... André PHILIPPON  
Alphonse FRITSCH  
Raymond JACQUES  
Gérard VIX  
André BACHER  
André WIMMER



*"29 Degrés à l'ombre" - Comédie en un acte d'Éugène Labiche - Couplets additionnels d'Hubert Gignoux  
Mise en scène: André Pomarat*



Pomadour  
Pierre LEFÈVRE  
Courtin  
Pierre BOLO  
Piget  
Jean ANTOLINOS  
M. Adolphe  
Jacques BORN  
Mme Pomadour  
Geo LACHAT  
Thomas  
Jean JACQUEMOND

Peinture des décors  
et accessoires ..... Rolf DIETZ  
Jean-Louis DUHALDE

Réalisation des costumes .... Nicole GALERNE  
Raymond et  
Carmen BLEGER  
Marie-Louise HECKER

Les meubles de jardin de 29 degrés à l'ombre ont été prêtés par les Grandes Galeries.

La bière a été fournie gracieusement par la brasserie Ancre Pils.

*Décors et costumes  
Serge Marzloff*

La première de ce spectacle, la 4.500<sup>e</sup> représentation depuis la création de la Comédie de l'Est, a eu lieu le 10 mars 1970 à Thann.

Programme conçu et réalisé par Louis COUSSEAU et René FUGLER.



## Labiche et son temps

1815 — 5 mai : Naissance à Paris, pendant les Cent Jours, d'Eugène Marie Labiche, d'une famille bourgeoise aisée.

1815 — **Défaite de Waterloo.**

1825 à 1833 — Etudes au Collège Bourbon, qui deviendra le lycée Condorcet.

1830 — **Chute de Charles X. Louis-Philippe devient roi des Français.**

1834 — Labiche, qui a obtenu le baccalauréat, fait en compagnie de trois amis un voyage en Suisse, en Italie et en Sicile. En septembre, s'inscrit à l'École de droit.

1835 — Deux nouvelles dans la *Revue de France* : *Dans la vallée de Lauterbrunnen* et *L'eau qui bruit*.

1836 — Collabore à la *Revue du théâtre*, fondée en 1834.

1837 — Première pièce, *La cuvette d'eau*, en collaboration avec Auguste Lefranc et Marc-Michel.

1838 — Avec les mêmes collaborateurs, Labiche écrit une comédie qui marque son entrée au théâtre du Palais-Royal

(*Monsieur de Coyllin ou l'homme infiniment poli*), un drame en trois actes (*L'avocat Loubet*) et une pièce qui n'a pas laissé de trace.

1839 — Labiche écrit et publie à ses frais un roman humoristique, *La clé des champs*, qu'il retire de la circulation quelques mois après sa publication et qu'il refusera de faire réimprimer. Il continue d'écrire pour le théâtre.

1842 — 25 avril : Mariage de Labiche avec Adèle Hubert.

1848 — **Chute de Louis-Philippe. 24 février : Proclamation de la République. 10 décembre : Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République.**

1848 — En avril, élections à l'Assemblée constituante. Labiche est candidat à Rueil, canton de Marly-le-Roy. Il obtient 12.060 voix, assez loin du dernier des douze élus de Seine-et-Oise (qui en récolte 34.587).

1851 — **Coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte (2 décembre).**

1851 — 14 août : Première représentation d'*Un chapeau de paille d'Italie*, comédie en cinq actes mêlée de couplets, écrite en collaboration avec Marc-Michel. C'est un triomphe.

1852 — Onze comédies en un acte de Labiche sont jouées au cours de cette seule année.

1852 — **Napoléon III, Empereur.**

1853 — Labiche achète à Souvigny, en Loir-et-Cher, le château de Launoy, avec 900 hectares de terres, qu'il exploitera lui-même et où il résidera une partie de l'année.

1856 — Naissance d'André-Martin Labiche, fils unique d'Eugène Labiche.

1860 - 10 septembre : première représentation au théâtre du Gymnase d'une comédie en quatre actes, *Le voyage de M. Perrichon*, écrite en collaboration avec Edouard Martin. Elle n'obtient qu'un succès relatif, alors que la reprise, vingt ans plus tard, sera un triomphe.

1861 — Labiche chevalier de la Légion d'honneur.

1862 — 30 décembre : Grand succès pour la création des *37 sous de M. Montaudoin*, au théâtre du Palais-Royal.

1863 — 27 février : *Célimare le bien-aimé*, comédie-vaudeville en trois actes, au Palais-Royal (collaborateur : Alfred Delacour).

1864 — 22 février : Première représentation triomphale de *La cagnoffe*, comédie-vaudeville en cinq actes (écrite avec Alfred Delacour) au Palais-Royal.

La Comédie-Française demande à Labiche une comédie. Il lui offre *Moi* (trois actes, avec Édouard Martin), création le 21 mars.

*Le point de mire*, une des plus cruelles comédies de Labiche (quatre actes, avec Alfred Delacour), est représentée le 4 décembre à Compiègne sur le théâtre de la Cour.

**1866 — Victoire de la Prusse sur les Autrichiens à Sadova.**

**1867 — Ouverture de l'Exposition universelle à Paris.**

1867 — 26 juillet : Labiche fait représenter *La grammaire*, comédie-vaudeville en un acte (avec Alphonse Jolly), qui est sa pièce la plus populaire et la plus jouée.

25 novembre : Création des *Chemins de fer* au Palais-Royal. Cette comédie-vaudeville en cinq actes (collaborateurs : Alfred Delacour et Adolphe Cholier) a été reprise par la Comédie de l'Est en mars 1963, dans une mise en scène d'Hubert Gignoux.

**1869 — Ouverture du canal de Suez.**

**1870 — Guerre franco-allemande. Défaite de Sedan (2 septembre) et chute de l'Empire.**

1870 — Labiche part pour la Sologne afin de gérer les affaires de la commune de Souvigny dont il est le maire. Il défend avec opiniâtreté ses administrés et lutte contre les exigences des occupants. Il a quitté Paris en septembre 1870 et n'y reviendra qu'en juillet 1871.

**1871 — Commune de Paris (18 mars au 28 mai).  
Traité de Francfort mettant fin à la guerre franco-allemande (10 mai).**

1873 — Labiche fait jouer une seule pièce (une des quatre écrites sans collaborateur), *29 degrés à l'ombre*. Première représentation au Palais-Royal le 9 avril.

1875 — En collaboration avec un journaliste, Philippe Gille, Labiche fait représenter une comédie en quatre actes, *Les trente millions de Gladiator* (22 janvier) où se fait applaudir une jeune actrice, Sarah Bernhardt.

1877 — La dernière pièce de Labiche, *La clé*, comédie en quatre actes (avec Alfred Duru) jouée à partir du 5 janvier, ne dépasse pas 34 représentations. Réduite à trois actes en août, elle en reste à 11 représentations. Après cet

échec, Labiche décide de ne plus écrire pour le théâtre. Mais ses pièces connaissent de nombreuses reprises, en particulier au théâtre du Palais-Royal, qui en affiche au moins une par mois entre 1878 et 1914.

1878 — Début de la publication, en dix volumes, du *Théâtre complet* de Labiche, qui réunit 57 pièces sur les 175 qu'il a écrites. La publication s'achèvera en 1879.

1880 — 26 février : Labiche est élu à l'Académie française au fauteuil de Samuel Silvestre de Sacy.

1889 — 22 janvier : Mort d'Eugène Labiche, dans sa 73<sup>e</sup> année.



## *Labiche peintre de la bourgeoisie*

A trente-trois ans, Labiche n'a plus de doute. Il sait qu'il est un homme de théâtre, d'un certain théâtre qui n'a pas encore trouvé l'atmosphère convenable, qui ne peut encore réunir son public, trop inquiet par les événements politiques. Un monde s'écroule tandis qu'un autre, celui de Labiche, acquiert de plus en plus de puissance avec





l'évolution industrielle et financière des années 40. Le romantisme a jeté son plus vif éclat. Ceux qu'il observe avec une attention toujours plus aiguë, ce sont les hommes qui forment son milieu et qui prennent lentement conscience de leur importance nouvelle, de leur puissance, qui cherchent déjà au milieu des remous de l'époque, effrayés par les grandes explosions, la forme de gouvernement autoritaire qui les protégera contre la poussée des idées nouvelles et leur permettra de conquérir les leviers de commande de l'économie et de la finance.

■

Quand le prince-président s'est emparé du pouvoir, Labiche et la société bourgeoise reprennent confiance. Les théâtres ouvrent toutes grandes leurs portes. Les commerçants, rassurés, qui ont suivi les conseils de Guizot et ont appris à s'enrichir, vont profiter des leçons du roi Louis-Philippe qu'ils regretteront toujours. Ils ne pardonneront à Badinguet que parce qu'il fait monter la rente. Ce que Balzac écrivait vingt-cinq ans plus tôt : « L'argent, par le temps qui court, donne la considération, les amis, les succès, les talents, l'esprit même » est plus vrai encore en 1850. Les hommes, qui prévoient et voulaient une ère de prospérité commerciale, déclaraient que la nation était lasse de politique stérile et d'anarchie parlementaire, qu'elle était excédée par les excès de presse et de tribune, qu'elle demandait à être gouvernée. Cette société, qui avait un culte pour l'argent, pensait trouver dans le césarisme un remède à ce qu'elle appelait les maux du pays.

Le mouvement d'argent, le développement d'entreprises et la multiplication de fêtes que le Second Empire allait provoquer, favorisaient ceux qui avaient pour vocation d'amuser, de distraire, de faire rire. Labiche a trente-cinq ans... Il est rassuré, optimiste, confiant.

■

C'est à cette date, 1860 (Labiche a 45 ans), que commença le triomphe de Labiche. Triomphe matériel indiscutable. Les directeurs le supplient de leur donner des pièces. Le public se précipite aux pièces de Labiche parce qu'elles sont de Labiche. Avec Offenbach, il va régner sur la scène française.

Labiche, pourtant, s'inquiétait de cette folie qui s'était emparée de Paris et de la France. C'était aussi l'époque



de la *Belle Héliène*. On ne voulait plus tellement rire que s'étourdir. Labiche est toujours aussi gai, mais il est plus grave. Ses bourgeois ont perdu la tête. Ils gagnent de plus en plus d'argent. Aucun d'eux ne se préoccupe de ce qui se passe à l'intérieur du pays ni à l'extérieur. L'Empire « libéral » commence. L'Exposition universelle de Paris en 1867 est une affolante réussite.

■

Presque aucun des historiens du Second Empire n'a compris l'importance de plus en plus grande des bourgeois, ni mesuré leur puissance. Quand on a regardé défiler les personnages de Labiche et après avoir vécu avec eux en lisant son théâtre « complet », on éprouve une sorte d'inquiétude. On mesure la puissance de ces individus qui peuvent consacrer leur vie à de petits intérêts, mais s'y consacrer avec passion en sacrifiant délibérément ce qui est grand, ce qui est généreux. Ces hommes et ces femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants sont capables de toutes les roueries, de toutes les patiences, de toutes les lâchetés pour sauvegarder ce qu'ils aiment par-dessus tout, leur fortune. Sans doute, dira-t-on, mais il ne faut rien exagérer. Les bourgeois, au fond, sont de braves gens. Ils ne font de mal à personne. Ils ne protestent que rarement. Ils obéissent aux gouvernements qui ne les persécutent pas. On oublie qu'ils sont les plus égoïstes des gens, qu'ils sont toujours du côté de ceux qui refusent de voir grand, clair et de se tourner vers l'avenir. Ils sont ceux qui stérilisent, qui paralysent, qui corrodent, qui reculent parce qu'ils ne veulent pas avancer. Et cette attitude de paresse et de prudence est d'autant plus dangereuse qu'elle est terriblement contagieuse. Ce qui fait la puissance des bourgeois, c'est qu'ils ont imposé leur exemple, que leurs mœurs ont été adoptées par les individus de toutes les classes sociales, que beaucoup d'aristocrates, d'ouvriers, d'artistes sont devenus des bourgeois, qu'ils ont adopté l'idéal bourgeois, que tout le pays a plus ou moins rapidement, plus ou moins complètement accepté leur état d'esprit.

Le théâtre de Labiche, dépouillé de son atmosphère comique, est une peinture de la société bourgeoise, peinture d'une exactitude et d'une puissance qui sont, même pour un lecteur non prévenu, étonnantes.

Philippe SOUPAULT  
Eugène Labiche  
Mercure de France - 1964

# THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG

Directeur Général: HUBERT GIGNOUX

## ADMINISTRATION

Directeur Administratif: Raymond WIRTH • Secrétaire Général: Louis COUSSEAU • Secrétaire Général Adjoint: René FUGLER • Administrateur Adjoint: Jean DUCHESNE • Administrateur des tournées: Jean AUJAY • Chef du Secrétariat: Caroline SINGER • Secrétariat: Patricia GUHL - Paulette HECKER - Françoise MERCERIS - Josiane SPRAUER - Germain DUCERF • Service des Abonnements: Monique PRIVAT - Marie-Noëlle BARRET • Comptabilité: Christiane BACQUET - Romain BONI - Albert BOTELLA - Geneviève UYTTERHAEGUE - Nicole WENDLING • Standardiste: Violette MAILLET.

## COMÉDIENS

Troupe: Claudine BERTIER - Denise BONAL - Jacques BORN - Paul BRU - Bernard FREYD - Hubert GIGNOUX - Geo LACHAT - Pierre LEFEVRE - Philippe MERCIER - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - Jean SCHMITT.

En représentation: Pierre BOLO - Yvonne DECADE - Jean-Claude GIRAUDON - Marguerite LEFEVRE - Marie MERGEY - Renée MOHAMED - Danièle MORSA - Nicole PEYSSOU - Alice REICHEN - André THORENT.

## METTEURS EN SCÈNE

Hubert GIGNOUX - Pierre-E. HEYMANN - Pierre LEFEVRE - André POMARAT - André STEIGER.

## DÉCORATEURS DES SPECTACLES

André ACQUART - Roland DEVILLE - Yannis KOKKOS - Serge MARZOLFF.

## DÉCORATION TNS ET GRAPHISME

Décorateur permanent: Roland DEVILLE - Graphiste: Jean PERCET.

## MUSICIENS

André ROOS (Directeur de la Musique).

## SERVICE TECHNIQUE

Directeur Technique: Michel VEILHAN - Assistant Technique: René CAVANDOLI - Secrétariat Technique: Michèle WEILL • Régisseur Général: Paul BRECHEISEN - Régisseurs: Jean-Michel JUNG - Jean JACQUEMOND • Régisseur du Son: Raymond BURGER • Couture: Nicole GALERNE (Chef d'atelier) - Tailleur: Raymond BLEGER - Atelier: Carmen BLEGER - Marie-Louise HECKER • Peinture: Rolf DIETZ (Chef d'atelier) - Bernard WAELDE (Machiniste peintre) • Electricité: Edgar ERNST (Chef électricien) - Bernard KLARER - Roland HEINTZELMANN - Jean-Claude FUX • Tapissier: André WIMMER (Chef de plateau T.N.S.) - Marcel SCHMITT • Serrurerie: Jean-Claude POIREL - André RIEMER (Chauffeur) - André BACHER • Menuiserie: André PHILIPPON (Chef d'atelier) - Alphonse FRITSCH - René HUGEL (2<sup>e</sup> chef machiniste tournées) - Raymond JACQUES - Jean-Pierre SOCCOJA - Gérard VIX (1<sup>er</sup> chef machiniste tournées) • Laboratoire Photo: Sabine STROSSER.

## BUREAU D'ÉTUDES

Animateur: André STEIGER.

## ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DRAMATIQUE DU TNS

Directeur: Pierre LEFEVRE.

Régisseur: Eber PORTIELLO.

## COURS DE JEU

Interprétation: Denise BONAL - Pierre-Etienne HEYMANN - Hubert GIGNOUX - Gaston JUNG - Pierre LEFEVRE - Claude PETITPIERRE - André POMARAT - André STEIGER • Voix et chant: André ROOS • Diction: Dina LEVY • Danse et éducation corporelle: Yolande MARZOLFF • Escrime: Maître BOUZY • Judo: Fernand Simon • Mimes: René QUELLET et Claude DEDIEU • Recherches d'expression: Claude PETITPIERRE • Radio (avec autorisation spéciale de l'O.R.T.F.): Jacques TARRONI.

## COURS TECHNIQUE

Mise en scène: Pierre LEFEVRE • Décoration: Serge CREUZ - Roland DEVILLE • Peinture et modelage: Marcel SCHWARZ • Histoire du théâtre: Gaston JUNG - Jacques BORN • Régie: Paul BRECHEISEN - Eber PORTIELLO.

1982 STRASBOURG

24<sup>e</sup>  
SAISON  
130<sup>e</sup>  
SPECTACLE

1, rue du Gén.-Gouraud  
7, place de la République  
Téléphone  
35.63.60 et 35.44.52  
Strasbourg

**TNS**

